



De la minorité nationale à l'ethnicité périphérique

Anne-Marie Losonczy

► **To cite this version:**

Anne-Marie Losonczy. De la minorité nationale à l'ethnicité périphérique : Les Magyarophones de la Transcarpathie (Ukraine). Paul Bauer, Christian Jacques, Mathieu Plésiat, Máté Zombory. Minorités nationales en Europe centrale. Démocratie, savoirs scientifiques et enjeux de représentation, Centre français de recherche en science sociales (CEFRES), pp.113-129, 2011. halshs-00633091

HAL Id: halshs-00633091

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00633091>

Submitted on 5 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DE LA MINORITE NATIONALE A L'ETHNICITE PERIPHERIQUE. LES
MAGYAROPHONES DE LA TRANSCARPATIE (UKRAINE)

Anne-Marie Losonczy

In :

Paul Bauer, Christian Jacques, Mathieu Plésiat, Máté Zombory (dir.),
*Minorités nationales en Europe centrale. Démocratie, savoirs
scientifiques et enjeux de représentation*

p. 113-129

Prague, CEFRES, 2011.
ISBN : 978-80-86311-24-1

Pour citer cet article :

Anne-Marie Losonczy, « De la minorité nationale à l'ethnicité
périphérique. Les Magyarophones de la Transcarpathie (Ukraine) »,
in : Paul Bauer, Christian Jacques, Mathieu Plésiat, Máté Zombory
(dir.), *Minorités nationales en Europe centrale. Démocratie, savoirs
scientifiques et enjeux de représentation*. Prague, CEFRES, 2011, p.
113-129.

De la minorité nationale à l'ethnicité périphérique. Les Magyarophones de la Transcarpathie (Ukraine).

Anne-Marie Losonczy

L'Europe centrale et orientale d'aujourd'hui est composée d'États multiethniques qui se caractérisent notamment par l'existence sur leurs frontières de groupes ethniques dont la spécificité est de posséder des semblables – de même ethnies et de même langue – constitués en États-nations, en général limitrophes. L'historiographie, l'ethnographie et souvent les statistiques démographiques sur l'Europe centrale les distinguent par le terme de « minorités nationales »¹. La plupart d'entre elles furent créées par les traités de paix mettant fin aux deux guerres mondiales et sont issues des multiples déplacements de population et des redécoupages des frontières étatiques. Ces frontières précisément séparent souvent politiquement les « minorités » de leur État-nation « majoritaire »². Il en découle que nombre d'entre elles sont disséminées dans des régions limitrophes des frontières étatiques – historiquement mouvantes – et leur sociabilité est fortement marquée par ce qu'on peut appeler un « vécu frontalier »³.

¹ Zoltán Fejős, « Kollektív emlékezés és az etnikai identitás megszerkesztése », *Magyarságkutatás 1995-1996*. Szerk.: Diószegi László. Budapest, Teleki László Alapítvány, 1996, p. 125-141 ; Aniko Beregszaszi, Richard Papp, *Karpatalja. Tarsadalomtudományi tanulmányok*, MTA Etnikai-nemzeti Kisebbségkutató Intézet –II. Rakoczi Ferenc Karpataljai Magyar Főiskola, Budapest & Beregszasz, 2005.

² István Bibó, « A kelet-európai kisállamok nyomorúsága » (1946), *in* : Bibó István, *Válogatott tanulmányok* II. kötet., Budapest, Magvet, 1986, p. 185-265.

³ Les aspects de ce vécu frontalier constituent la trame d'une recherche en cours qui

Ainsi, la minorité nationale constituerait-elle une collectivité ethnique d'un type particulier dont la loyauté politico-juridique (citoyenneté) et la loyauté nationale (ethno-culturelle) ne se recouvriraient pas. Les liens politiques définis par l'organisation de l'État (que Thomas Eriksen désigne comme l'aspect « formel » du nationalisme) et le fonctionnement local de la société civile, de même que ses représentations culturelles (le « nationalisme informel »), loin de se compléter, se polarisent⁴. Cependant, les groupes minoritaires se caractérisent également par un champ politique interne propre, dont certains acteurs sont porteurs de relations avec d'autres groupes équivalents et avec l'État, et où des mobilisations identitaires, en s'institutionnalisant, contribuent à doter ces acteurs d'un statut d'élite politique⁵. Par ailleurs, la solidarité et les liens identitaires ethno-culturels et transfrontaliers qui attachent ces minorités à « leur » État-nation sont souvent mobiles et changeants. Ainsi, dans le cas de la Transcarpathie, l'instabilité géopolitique exceptionnelle qui l'affecte depuis le début du XX^e siècle a-t-elle abouti à une fragmentation successive des identifications et des allégeances, pour chacune des minorités qui la composent.

Toutefois, la double fonction politique de l'ethnicité se manifeste clairement dans la construction de ces groupes. D'une part, pour ces derniers, l'ethnicité fournit le référent de légitimation collective et celui de la reproduction des systèmes de solidarité conditionnant la permanence de l'organisation sociale et culturelle interne. D'autre part, pour les autorités politiques de l'État, l'ethnicité apparaît avant tout comme un outil de gestion, de normalisation disciplinaire de certaines populations et de leurs territoires⁶. Ces deux fonctions peuvent être convergentes lorsque l'État légitime par une institutionnalisation formelle une catégorie ethnique qui correspond

a débuté en 2008 par quelques semaines passées à deux reprises dans la ville de Beregovo et dans des villages frontaliers de part et d'autre de la frontière magyaro-ukrainienne. Ce texte s'appuie sur une observation ethnographique, complétée par des dizaines d'entretiens et la lecture de la littérature militante et testimoniale locale, de même que celle des (rares) écrits ethnographiques et sociologiques sur la population transcarpathique, en particulier magyarophone. Je remercie mes nombreux interlocuteurs de leur confiance, de m'avoir ouvert leur maison, et d'avoir parlé avec moi de leurs activités et surtout des complexités de leur passé.

⁴ Thomas Hylland Eriksen, « Formal and informal nationalism », *Ethnic and Racial Studies*, 16, January 1993, p. 1-25.

⁵ E. J. Hobsbawm, « Ethnicity and Nationalism in Europe Today », *Anthropology Today*, 8, February 1992, p. 3-8.

⁶ Jean Tournon, Ramon Maiz (dir.), *Ethnicisme et politique*, Paris, L'Harmattan (Racisme et eugénisme), 2005.

à la représentation de soi d'un certain groupe⁷. Elles peuvent être en rupture si les catégories d'allégeance et d'appartenance des groupes sociaux et des États qui les contrôlent sont différentes.

Ainsi, l'organisation socio-politique et culturelle de ces groupes constitue-t-elle une suite d'équilibres instables, tributaires de l'interaction de processus externes et internes, formels et informels. Cependant, l'une des pièces maîtresses de la construction interne du soi en tant que minorité nationale semble être l'émergence et la consolidation d'une mémoire collective unifiée⁸, distinctive et emblématique de l'appartenance, dans le champ des actions et représentations symboliques, portée et diffusée par une élite locale⁹.

La valse des frontières, des toponymes et du temps : figures du statut périphérique

Les minorités hongroises les plus importantes issues de l'éclatement du royaume de Hongrie tel que sous la double monarchie austro-hongroise vivent aujourd'hui en Transylvanie roumaine, en Slovaquie

⁷ La catégorie de « Hongrois » était légitimée avant 1918 et entre 1938 et 1944, la catégorie de « Ruthène » durant la période tchécoslovaque.

⁸ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, 1968 (1^e éd. 1925) ; Anna Collard, « Investigating "Social Memory" in a Greek Context », in : Elizabeth Tonkin, Maryon McDonald, Malcolm Chapman (dir.), *History and ethnicity*, London, Routledge, 1989, p. 89-103.

⁹ La recherche dont ce texte est issu vise à situer les multiples composantes du champ mémoriel de la société magyarophone de la Transcarpathie dans le contexte d'une (re)construction des identifications collectives. Entamée en 2008, la recherche ethnographique était au départ centrée sur la recomposition des interfaces multi-ethniques, religieuses et économiques transfrontalières en Transcarpathie, à partir de l'étude du monde social magyarophone. Le choix de ce dernier, comme point de départ, s'explique par ma connaissance de la langue hongroise, mais la recherche devra s'ouvrir vers les groupes et espaces sociaux ruthènes, ukrainiens et russes et le processus complexe de leur intégration dans le nouvel espace social ukrainien, dès mon (ré)apprentissage du russe, langue véhiculaire dans le pays. Au-delà de l'observation et de l'accompagnement de certaines activités économiques (commerce informel, accueil de touristes, agriculture) et de visites familiales, la mémoire de la déportation massive de la population masculine au Goulag et les étapes de sa mise en commémoration publique émergeaient constamment, et ce sans question préalable, dans les conversations et entretiens avec villageois, ouvriers, enseignants locaux ou commerçants, survivants, descendants ou voisins de déportés. Elles ont fini par s'imposer comme centrales dans la reconstruction d'une ethnicité magyarophone locale. Ce constat m'a conduit à élargir mes contacts et mes lectures vers les fondateurs et dirigeants régionaux et locaux des organisations politiques hongroises, et vers les récits et recueils de témoignages portant sur l'expérience du Goulag.

et en Serbie (Voïvodine)¹⁰. La communauté hongroise de Transcarpathie est la plus petite de ces minorités avec seulement 150 000 membres. Ce qui est remarquable, c'est que ce chiffre ait relativement peu varié au cours du siècle dernier¹¹. Il s'agit de la plus petite communauté hongroise de l'ancienne Hongrie, mais c'est sans doute celle qui a traversé le plus d'épreuves et de bouleversements historiques¹².

La Transcarpathie actuelle ne correspond à aucune division administrative plus ancienne : les territoires qu'elle englobe actuellement étaient divisés entre quatre comtés (Ugocsa, Maramaros, Bereg, Ung). Avec une superficie de 12 800 km² aujourd'hui intégrée à l'Ukraine, la région se trouve dans le prolongement de la plaine hongroise (*puszta*), dont les limites orientales sont les Carpates qui la séparent du reste de l'Ukraine. Elle est traversée par la Tisza qui prend sa source dans la région avant de continuer en Hongrie. La Transcarpathie est située à l'extrémité ouest de l'Ukraine et partage des frontières avec la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie et la Roumanie.

Au début du XX^e siècle, cette région appartenait aux quatre départements à population multi-ethnique du nord-est du royaume de Hongrie. Elle ne possédait aucune dénomination propre, ni aucune identité régionale distincte. En 1910, les statistiques estiment sa population à environ 600 000 personnes, composée à 60 % de Ruthènes, bergers et agriculteurs habitant la zone montagneuse des Carpates, alors que la plaine de l'amont du fleuve Tisza, ainsi que les bourgs et les villes étaient peuplés d'agriculteurs magyars (25 %), d'une importante communauté juive, en grande partie magyarophone, et d'un nombre réduit de Souabes (germanophones), de Roumains, de Slovaques et de Tsiganes, souvent eux-mêmes magyarophones¹³. La population catégorisée comme « magyare » par les statistiques du Royaume y apparaît déjà démographiquement minoritaire. En revanche, sa langue domine la

¹⁰ En Hongrie, l'accent mis sur l'intégration européenne est cependant tributaire de l'orientation politique gouvernementale. Si les gouvernements socialistes s'y sont fermement engagés, celui de droite au pouvoir depuis avril 2010 définit comme priorités l'appui politique et le renforcement des liens avec les minorités hongroises des pays limitrophes.

¹¹ László Szabó, *Kárpátaljai demográfiai adatok*, Ungvár/Budapest, Intermix, 1993.

¹² Jozsef Botlik, *Harmas kereszt alatt*, Budapest, Hatodik Sip Alapítvány Új Mandatum Könyvkiado, 1997.

¹³ László Szabó, *Kárpátaljai demográfiai adatok*, Ungvár-Budapest, Intermix, 1993.

région et sert de véhicule à tous les échanges inter-ethniques. Les frontières entre les groupes sont poreuses, notamment grâce au commerce et aux intermariages.

En 1918, avant d'être rattachée à la Tchécoslovaquie par le traité de Trianon (1920), la région prend brièvement le nom de *Russka Kraina* (territoire ruthène) et se constitue en province autonome au sein du royaume de Hongrie, à la demande de l'élite ruthène naissante. À l'issue du traité de Trianon, elle est détachée de la Hongrie et devient une partie de la Tchécoslovaquie nouvellement créée. C'est donc sous l'autorité tchécoslovaque que la région est organisée en une unité territoriale pourvue d'un nom distinctif, *Podkarpatská Rus*, et que des familles hongroises, remplacées par des Tchèques, émigrent vers la Hongrie. En 1938, lors de la désintégration de la Tchécoslovaquie, la frange majoritairement habitée par des Hongrois se retrouve incluse dans la Hongrie, qui annexe rapidement le reste de la région. À l'automne 1944, l'URSS force la Tchécoslovaquie à lui céder la région et l'annexe en l'intégrant à la République socialiste d'Ukraine. Lors de ce rattachement à l'URSS en 1945, son nom est modifié en *Zakarpatska* ou *Zakarpattia*, ce qui signifie « la région au-delà des Carpates ». À partir de cette date, Moscou impose à la Hongrie de se référer à cette région sous le nom de « *Karpat-Ukrajna* » (Carpatho-Ukraine) dans toutes les publications, mais le parler commun local et hongrois continue à utiliser le terme de *Kàrpàtalja*, apparu au début du XX^e siècle dans les publications savantes. À l'effondrement soviétique, ce terme réapparaît dans l'ensemble des communications écrites, tant parmi les Hongrois de Transcarpathie que chez les autorités de Hongrie tandis que le nom officiel en ukrainien reste *Zakarpatska*.

Si la pluralité ethnique et religieuse de la région s'est conservée tout au long du XX^e siècle, sa composition démographique a subi des changements. Ruthènes, Ukrainiens, Hongrois, Slovaques, Tchèques, Polonais, Roumains, de même que des groupes roms, dont la plupart se considèrent comme magyarophones, continuent de cohabiter, le plus souvent côte à côte, dans les villages, bourgs et villes. Mais la politique soviétique du repeuplement, particulièrement intense entre 1945 et 1965, y a installé une population rurale russe orthodoxe¹⁴, alors que les communautés juives et allemandes, autrefois

¹⁴ György Dupka, *Elő történelem*, Ungvár/Budapest, Patent-Intermix, 1993.

importantes, ont pratiquement disparu, à cause de la Shoah et des déportations soviétiques qui ont suivi. Les Ruthènes sont considérés comme la population souche de la région¹⁵.

Les Magyarophones habitent pour la plupart les zones agricoles frontalières avec la Hongrie et dans les trois villes importantes de la région, Beregovo (Beregszász en hongrois), Munkasevo (Munkacs) et Usgorod (Ungvar)¹⁶. Dans environ 600 bourgs et villages, les Magyarophones vivent parfois entre eux, mais le plus souvent avec d'autres groupes ethniques : les Ukrainiens, majoritaires, les Tsiganes, souvent magyarophones, les Ruthènes, prédominant dans les zones montagnardes puis les Slovaques, les Roumains et les Russes, chacun quelques dizaines de milliers. D'après le recensement de 1989, 78 % de la population régionale est ukrainienne (soit environ 1 million d'habitants) et 12,5 % est hongroise. Dans la ville de Beregovo, ces derniers sont majoritaires.

Depuis la disparition de l'URSS, on assiste au réveil et à l'extension des activités des diverses églises, piliers du caractère historiquement multi-religieux de la région. Elles récupèrent leurs lieux de cultes et leurs écoles, souvent endommagés, détruits ou recyclés pour des usages industriels ; ils sont rapidement reconstruits.

Si l'appartenance religieuse fonctionne très souvent comme marqueur ethnique, très présent dans le parler local, elle peut aussi constituer un lien inter-ethnique privilégié. Ainsi, la plus grande partie des Magyarophones se convertit dès le XVI^e siècle au protestantisme : d'abord au luthéranisme, puis assez rapidement à la religion réformée calviniste. Toutefois, quelques dizaines de milliers, surtout dans les villes, partagent avec les Slovaques l'appartenance au catholicisme, alors que d'autres, tout comme la plupart des Ruthènes et des Roumains, disent appartenir à la religion la plus brutalement réprimée de la région et de l'Ukraine par le régime soviétique, sur l'accusation de « nationalisme » ukrainien et

¹⁵ Pour l'historiographie hongroise, il s'agirait des descendants de sujets de la Principauté Rus de Kiev que les rois hongrois auraient attirés dans la région pour la repeupler après les invasions mongoles. Pour l'historiographie ruthène, leur peuple descendrait de tribus slaves autochtones comme les Croates blancs. L'enjeu étant évidemment de déterminer qui était présent en premier.

¹⁶ Andrea Bagi, *Térelváltozások – Beregszász 1991-1999. A társadalmi térhasználat változásai egy karpataljai kisvárosban a rendszerváltozás után*, Budapest, MTA PTI Etnoregionális Kutatóközpont Munkafüzetek 76, 2000.

de collaboration avec les Allemands : ils sont uniates (gréco-catholiques). Parmi les pravoslaves (orthodoxes russes), si on trouve aujourd'hui Ruthènes et Ukrainiens ayant été souvent forcés à la conversion, on ne compte guère de Magyarophones.

La présence juive multiséculaire dans la région représentait entre les deux guerres une population culturellement et économiquement très dynamique d'environ 86 000 personnes, la plupart se considérant comme Hongrois. Les survivants – environ un quart d'entre eux – émigrèrent très rapidement vers les États-Unis ou la Palestine, plus tard vers Israël. Aujourd'hui, quelques centaines de personnes âgées peuvent pratiquer leur religion dans de petites synagogues urbaines informelles récentes, les anciennes ayant été détruites ou recyclées par les Allemands ou les autorités soviétiques.

L'identification de personnes, ou de familles, par la mention de leur appartenance religieuse ou de leur langue principale constitue l'usage majoritaire local en milieu rural, celui qui est considéré comme le plus « poli ». En revanche, le terme d'identification « Hongrois » est encore souvent réservé aux occasions de commémorations rituelles ou aux discours de type politique : son usage dans ce contexte signale le degré de perméabilité du langage local ou personnel aux tournures savantes ou politiques de la médiatisation mémorielle magyarophone autour de la déportation au Goulag et des revendications ethniques. En outre, le langage des catégories d'appartenance religieuse apparaît aujourd'hui comme le seul, utilisé pour connoter l'importante population « mixte » : à savoir des personnes nées de mariages inter-ethniques ou ayant des enfants « mixtes ». Déjà ancienne, cette dimension inter-ethnique de l'organisation sociale locale, dont la fonction est aujourd'hui fondamentale dans les activités économiques seules garanties de survie (le commerce informel, la contrebande et le tourisme), constitue l'un des non-dits importants des discours politiques et mémoriels autour de l'identité « hongroise » de la région.

La multiplicité des toponymies constitue une entrée pertinente pour analyser les contours symboliques de la territorialité du groupe¹⁷ : la

¹⁷ L'analyse qui suit doit beaucoup à l'excellent mémoire de master de David G. Karas, (*Politiques de l'ethnicité. Le cas des Hongrois de Transcarpathie*. Mémoire de master en Politiques comparées, IEP. Paris, 2008) ainsi qu'à nos discussions sur le terrain et à Budapest. Qu'il en soit ici remercié.

longue absence historique d'un toponyme distinctif en hongrois reflète l'inexistence d'une identité régionale transcarpathique dans l'espace national hongrois. L'apparition, au début du XX^e siècle, du toponyme *Karpatalja*, dans les publications savantes et officielles, manifeste la représentation d'un centre qui assigne une position liminale à cet espace. Ce terme (« début des Carpates » en hongrois) ne fait sens qu'à partir du point de vue d'un centre situé à l'Ouest. De même, le terme de *Zakarpatska* (« au-delà des Carpates ») reflète la place assignée à la région par une autorité située à l'Est, séparée de la Transcarpathie par les Carpates. Ainsi, la sémantique de ces dénominations s'inscrit-elle dans la même logique, tout en signalant un conflit symbolique : les toponymes, hongrois et russe ou ukrainien, renvoient implicitement à la concurrence entre deux centres distincts qui imposent des rapports de domination et d'inclusion différents. Le dénominateur commun entre les deux reste la place qu'ils attribuent à la région : celle d'une périphérie.

Cette position écartelée entre centres concurrents en est venue à marquer autant les représentations territoriales locales que celle du temps social. Bien que, depuis plus de 60 ans, tous les toponymes de la région soient officiellement écrits et enseignés en russe puis en ukrainien, dans le parler quotidien, les Magyarophones et la plupart des Ruthènes n'évoquent jamais les lieux et les itinéraires que par leur nom hongrois, tout en utilisant avec aisance les dénominations russes puis ukrainiennes dans le cadre de leurs contacts avec les institutions. De même, si le territoire de l'Ukraine est placé sous le régime d'un décalage d'une heure par rapport à la Hongrie (et à l'Europe occidentale), les Magyarophones et de nombreux Ruthènes et Tsiganes de la région règlent cependant leurs montres et horloges, fixent leurs rendez-vous, ouvrent et ferment magasins et échoppes selon « l'heure hongroise », désignée dans le parler inter-ethnique local, à base lexicale russo-ukrainienne comme « *po misnamu* » (heure locale). En revanche, toutes les institutions officielles, entreprises d'État, transports et horloges publiques fonctionnent à « l'heure de Kiev » qui rythme également la vie quotidienne des Russes et des Ukrainiens établis dans la région depuis 1946. Si les deux codes temporels sont connus et utilisés ponctuellement par tous, cette dualité du régime temporel trace à coup sûr une frontière identitaire, dessinant deux figures d'allégeance supra-locale.

La perspective d'un rattachement politique à l'État hongrois a disparu après 1944. Cependant les Magyarophones de Transcarpathie ont continué à se représenter comme partie d'une unité nationale hongroise qui transcende les frontières internationales imposées après 1920, puis après 1945. Cette représentation a été puissamment étayée par la déportation massive dans les camps du Goulag dont ils sont devenus les cibles *en tant que citoyens hongrois*, dès l'occupation, puis l'annexion soviétique de leur région¹⁸ : elle a contribué à renforcer la représentation victimaire et résistante de cette appartenance. Par la suite, pour la reconstruction des identifications à l'échelle locale, la catégorie de « Hongrois » a gardé sa légitimité pour cette population car elle offrait un ancrage et une référence pour la sauvegarde et une certaine reproduction des structures sociales (traditions, socialisation, reproduction du capital culturel et des solidarités de la communauté) dans le domaine privé, tandis que les catégories et modèles imposés par le haut dans le domaine public ou politique avaient été discrédités par les vagues de répression. Ce processus confirme, en rejoignant R. Brubaker¹⁹, l'existence de plusieurs domaines, parfois discontinus et contradictoires, de l'ethnicité : le domaine du pouvoir, celui d'une ethnicité politique, et le domaine de la solidarité, celui d'une ethnicité « du quotidien ».

Ce sont ces tiraillements entre relations d'allégeances économiques, politiques et culturelles concurrentes qui semblent dessiner les contours d'une singularité régionale transcarpathique qui, au-delà du groupe magyarophone, englobe toutes les composantes ethniques de la région. Périphérie de plusieurs centres, toujours éloignés, c'est la permanence de cette position de dépendance périphérique qui finit par produire une territorialité particulière, marquée par la fragmentation des allégeances face à plusieurs sphères d'influence avec lesquelles la région partage des périodes différentes du passé et entretient des rapports changeants en fonction du contexte géopolitique du moment.

¹⁸ Sándor Balog, *Sorsüldözöttek*, Ungvár-Budapest, Galéria Kiadó, 1992 ; György Dupka, *Elő történelem*, Ungvár-Budapest, Patent-Intermix, 1993.

¹⁹ Rogers Brubaker [et alii], *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2007.

De la minorité nationale à l'ethnicité périphérique

En Transcarpathie, contrairement à d'autres territoires, le pouvoir soviétique n'a pas choisi la voie de la titularisation : ni les Ruthènes, ni les Hongrois ne sont devenus des nationalités titulaires attachées à un territoire autonome²⁰. Cependant, après 1944, les autorités soviétiques ont reconnu l'ethnicité hongroise, qui figure comme catégorie dans le recensement de 1959, et s'est ainsi figée²¹. Si, aujourd'hui, de nombreux témoignages rétrospectifs survalorisent probablement le rôle de la résistance aux pressions externes dans la permanence de l'identité ethnique, cette permanence des identifications, effectivement observable, semble s'alimenter à partir de deux sources. La première est la résistance spontanée et sporadique d'une population dont les structures sociales furent effectivement menacées par les nouvelles catégories ethniques imposées et par la soviétisation des institutions et du quotidien. Plus fondamentale, la seconde correspond aux politiques menées par les États successifs, ressentis comme « occupants » et antagonistes.

Si les politiques de l'URSS aussi brutales que contradictoires ne sont jamais parvenues à anéantir la centralité culturelle de l'appartenance supra-locale magyare, ce sont paradoxalement les recompositions géopolitiques d'après 1989 qui semblent mettre à mal ce lien culturel d'identification à la Hongrie, fondement d'un profil de minorité nationale. À la faveur d'une relation que Budapest souhaitait particulièrement cordiale avec l'Ukraine, nouvel État limitrophe devenu indépendant, un traité bilatéral est signé en 1991 où la Hongrie s'engage à abandonner toute prétention territoriale et confie le sort des Hongrois de Transcarpathie à la bienveillance de l'État ukrainien. Ce traité est vécu comme une véritable trahison par les élites hongroises locales et dessine pour les Hongrois de Transcarpathie, l'image nouvelle et conflictuelle d'une Hongrie comme pays étranger. Enfin, l'intégration de la Hongrie dans l'UE et

²⁰ La titularisation est au fondement de la politique soviétique dans la gestion des nombreuses ethno-nationalités. (Pour une analyse détaillée, voir Alain Blum, Elena Filippova, « Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation du territoire. Le cas du système politique soviétique et russe », *Espace géographique*, tome 35, n° 4, 2006.

²¹ Les nuances de cette reconnaissance renvoient aux paradoxes de la politique des nationalités sous le régime de l'URSS : la catégorie de Hongrois a été reconnue, donc légitimée, mais elle était indésirable, de sorte que certains de ses membres comme les gréco-catholiques ont simplement été classés Ukrainiens, tandis que le régime favorisait une assimilation linguistique pour les autres, assimilation que par ailleurs la mention de la nationalité ethnique rendait peu opérante.

dans l'espace Schengen, qui impose des formalités administratives très lourdes aux citoyens ukrainiens – y compris donc les Hongrois ethniques – voulant se rendre, s'installer ou étudier en Hongrie, semble éloigner encore les Magyarophones de Transcarpathie de la perception d'une appartenance à la Hongrie.

En revanche, depuis la fin de l'URSS, l'intense activité commerciale informelle et une contrebande multiforme – ressources économiques fondamentales pour la survie dans la région – ont densifié et diversifié les interactions inter-ethniques entre Ruthènes, Ukrainiens et Magyarophones locaux, tout en activant et élargissant les réseaux familiaux et d'affinité de part et d'autre de la frontière hungaro-ukrainienne. Ces pratiques ont étendu et prolongé l'espace social pluri-ethnique de la Transcarpathie vers les départements frontaliers du Nord-Est hongrois par l'installation de familles et de divers commerces transfrontaliers, transformant le paysage urbain et social des bourgs et villes. Ces pratiques multiformes, qu'aucune disposition policière ou réglementaire ne parvient à stopper, dessinent les contours d'une identité régionale transfrontalière, où l'échelle de prestige se déplace vers les compétences sociales de négociation, de mobilisation de multiples ressources culturelles, identitaires et d'interaction.

Parallèlement en Transcarpathie, les discours et les pratiques des générations les plus jeunes (notamment l'organisation de fêtes, de voyages touristiques, et la promotion du pays par la création et l'utilisation de nombreux sites internet) témoignent d'une identification progressive avec le territoire transcarpathique lui-même, comme référent d'origine, qui marque l'émergence d'une identité magyarophone de Transcarpathie. Dans ce processus, la Transcarpathie cesse progressivement d'être représentée comme un territoire artificiellement séparé d'un territoire hongrois commun – celui d'avant 1920, et celui d'aujourd'hui. Elle devient le référent principal dans le passage d'une logique de minorité nationale à celle d'une ethnicité locale qui rend disponibles de nouveaux ancrages identitaires : « par le bas », le territoire régional de Transcarpathie est comme le terreau d'une ethnicité hongroise locale ; « par le haut », la figure de la « nation hongroise » désigne, dans la glose locale, une communauté méta-territoriale de l'*ethnos* disséminée dans plusieurs États, dont le pays immatériel est la langue hongroise.

Ainsi, l'assouplissement post-soviétique des frontières étatiques a-t-il fait voler en éclats l'idéal d'un *homeland* comme État d'appartenance englobant, soigneusement conservé et transmis par la mémoire familiale pendant la période soviétique. Il finit par faire émerger à la place de la frontière étatique hermétique du passé, de nouvelles frontières culturelles entre forme étatique et formes ethniques de la « magyarité ». Cependant, la tension entre ces deux types d'identification – vis-à-vis de l'ethnicité hongroise (et de l'État hongrois) en général et du territoire transcarpathique en particulier – est permanente et se manifeste à plusieurs niveaux.

Les fêtes commémoratives sont des moments privilégiés de la mise en scène de cette tension²². Ainsi, le 15 mars, jour commémoratif de la révolution hongroise de 1848 contre les Habsbourg, est-il toujours considéré comme la fête la plus importante pour les Hongrois de Transcarpathie, dont la célébration implique souvent la présence de politiciens hongrois invités. D'une part, elle sacralise un moment historique d'unité entre le territoire de la Hongrie d'avant 1920 et la nation ethnique hongroise, commémoré pour la lutte pour l'indépendance nationale. Dès lors, elle ancre la mémoire historique des Magyarophones de Transcarpathie dans une mémoire partagée, rappelant une unité perdue. D'autre part, cette fête est perçue dans l'ambivalence, et non seulement par les Ukrainiens, car c'est aussi la fête nationale de la Hongrie, ce qui rend l'enjeu de la commémoration équivoque. Cependant, la présence d'un drapeau tricolore hongrois, *dépourvu de la croix de Lorraine, considérée comme blason de l'État*, est glosée dans les discours des dirigeants politiques locaux, et perçue par la majorité, comme le symbole de la communauté virtuelle de tous les Hongrois disséminés de par le monde, celui de la « nation » débordant et transcendant les frontières de l'État hongrois. Ainsi, l'interprétation, interne ou externe aux groupes magyarophones, peut-elle osciller entre celle d'une mise en scène de l'unité des Hongrois ethniques par-delà les frontières, ou celle d'une affirmation identitaire de portée locale qui permettrait aux Magyarophones de Transcarpathie de redessiner symboliquement les frontières de leur entre-soi, face aux autres groupes voisins.

²² David L. Kertzer, *Ritual, Politics, and Power*, New Haven/London, Yale University Press, 1988 ; Tamás Hofer, « Harc a rendszerváltásért szimbolikus mezőben. 1989. március 15-e Budapesten », *Politikatudományi Szemle*, 1992, p. 29-51.

Dès lors, la position de l'État hongrois dans les représentations de l'ethnicité hongroise de Transcarpathie semble renvoyer au concept de *motherland*²³, désignant un territoire symbolique ou virtuel d'identification qui ne correspond pas entièrement à la notion de patrie²⁴. Le *motherland* apparaît ici comme l'État de référence culturelle pour tous les Hongrois ethniques car il est l'État successeur du royaume de Hongrie au sein duquel toutes les communautés hongroises ont vécu jusqu'en 1920, le seul espace politique où l'ethnicité hongroise ancrée à un territoire précis a été internationalement reconnue et légitimée. Il est l'espace symbolique dans lequel tous les Hongrois ethniques pourraient se reconnaître (en conformité avec la logique de l'État-nation), s'ils n'en étaient pas séparés par des frontières internationales imposées contre leur gré. En même temps, pour les Hongrois de Transcarpathie, la Hongrie est devenue « autre » car elle est aussi une communauté politique qui ne les englobe pas et qui ne les prend pas en compte. Ainsi, le processus de création d'une ethnicité, articulée sur le territoire de Transcarpathie met-elle en forme la tension entre le *homeland* et le *motherland* : il se lit comme l'histoire de la dissociation de ces deux référents identitaires.

L'ethnicité hongroise de Transcarpathie se révèle donc une construction complexe : à la place de la Hongrie, peu à peu, la Transcarpathie elle-même devient un *homeland*, le territoire identitaire effectif et privilégié d'une ethnicité hongroise locale en voie de construction. Parallèlement, les fêtes commémoratives des Magyarophones de Transcarpathie évoquent et mettent en scène de plus en plus souvent une appartenance supra-locale à une communauté déterritorialisée, englobant tout l'*ethnos* hongrois, alors que l'impossibilité d'une solidarité forte avec un *motherland*, terre des origines, mais aussi État aux stratégies totalement différentes de leurs buts, constitue un leitmotiv des discours quotidiens. La dimension maternelle est récurrente dans les termes hongrois couramment utilisés d'*Anyország* (« pays-mère ») mais aussi de *Szülőföld* (littéralement « la terre qui donne naissance », la terre de

²³ Lowell W. Barrington, E.S. Herron, B. D. Silver, « The Motherland is calling: Views of Homeland among Russians in the near Abroad » *Word Politics*, vol. 55, n° 2, 2003.

²⁴ Cette distinction est explicite en hongrois entre les notions de *Anyország* (pays-mère) et de *Hon* (Patrie).

naissance)²⁵. Cette dernière connote en hongrois la part affective du vécu du *haza* (patrie), appartenant à la fois à l'intimité individuelle privée²⁶ et à l'intimité culturelle partagée²⁷. Mais l'assimilation de la Transcarpathie à cette représentation est récente et montre que le territoire local, comme ancrage à la fois de référence et d'appartenance, remplace progressivement celui de la Hongrie.

Ainsi, la position périphérique de dépendances multiples modèle les contours de la territorialité transcarpathique jusqu'à ce qu'elle devienne elle-même le territoire privilégié de l'identification ethnique. Mais aujourd'hui cette périphérie apparaît, du point de vue des acteurs locaux, comme étant « sans centre », car l'adhésion magyarophone à des collectifs politiques ou nationaux plus larges est devenue mitigée. Aucun n'est perçu comme entièrement légitime ou capable d'assumer ce rôle, ni l'ensemble des Hongrois ethniques qui constitue une espèce de « communauté culturelle imaginée » sans espace politique commun, ni l'État hongrois dont les priorités sont étroitement liées à son intégration européenne²⁸, ni l'État ukrainien perçu comme étranger et pour lequel l'infime minorité hongroise ne constitue pas une question primordiale. Ainsi, la Transcarpathie devient-elle elle-même productrice d'une ethnicité hongroise locale. Cependant, celle-ci est ancrée dans un territoire périphérique que les multiples pratiques commerciales informelles et illégales étendent au-delà de la double frontière – celle entre deux États-nations et celle de l'Union européenne – et en font progressivement un ensemble multi-ethnique transfrontalier en voie de régionalisation.

²⁵ Anne-Marie Losonczy, András Zempléni, « Anthropologie de la "patrie" » : le patriotisme hongrois », *Terrain*, 17, octobre 1991, p. 29-38.

²⁶ Anne-Marie Losonczy, *Les itinéraires de la « patrie ». De la construction de l'espace interpatiotique en Hongrie contemporaine. Dire les autres. Réflexions et pratiques ethnologiques*, Lausanne, Éditions Payot (Sciences humaines), 1997.

²⁷ Michaël Herzfeld, *L'intimité culturelle. Politique sociale dans l'État-nation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007 (1^e éd. New York, Routledge, 1997).

Références bibliographiques

BAGI Andrea, *Térelváltások – Beregszász 1991-1999. A társadalmi térhasználat változásai egy karpataljai kisvárosban a rendszerváltozás után* [Changements d'espace – Beregovo, 1991-1999. Transformations de l'usage social de l'espace dans un bourg de Transcarpathie], MTA PTI Etnoregionalis Kutatóközpont Munkafüzetek 76, Budapest, 2000.

BALOG Sándor, *Sorsüldözöttek* [Pérsécutés par le destin], Galéria Kiadó, Ungvár/Budapest, 1992.

BARRINGTON Lowell W., HERRON E. S., SILVER B. D., « The Motherland is calling: Views of Homeland among Russians in the near Abroad », *Word Politics*, vol. 55, n° 2, 2003.

BEREGSZASZI Aniko, PAPP Richard, *Karpatalja. Társadalomtudományi tanulmányok* [Transcarpathie. Études sociologiques], MTA Etnikai-nemzeti Kisebbségkutató Intézet II. Rakoczi Ferenc Karpataljai Magyar Főiskola, Budapest / Beregszász, 2005.

BLUM Alain, FILIPPOVA Elena, « Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation du territoire. Le cas du système politique soviétique et russe », *Espace géographique*, tome 35, n° 4, 2006.

BOTLIK József, *Harmas kereszt alatt* [Sous une triple croix], Hatodik Szépirodalmi Könyvtár Uj Mandatum Könyvkiadó, Budapest, 1997.

BRUBAKER Rogers [et alii], *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, Princeton University Press, Princeton / Oxford, 2007.

BIBO István, « A kelet-európai kisállamok nyomorúsága » [Misère des petits États centre-européens] (1946), in : *id. Válogatott tanulmányok* II. kötet., Magvet, Budapest, 1986, p. 185-265.

COLLARD Anna, « Investigating „Social Memory” in a Greek Context », in : Elizabeth Tonkin, Maryon McDonald, Malcolm Chapman (dir.), *History and ethnicity*, Routledge, Londres, 1989, p. 89-103.

DUPKA György, HORVÁTH Sándor, MÓRICZ Kálmán, *Sorsközösség: A kárpátaljai magyarok a 80-as években* [Une communauté de destin : les Hongrois de Transcarpathie dans les années 80], Kárpáti Kiado, Ungvár, 1990.

DUPKA György, *Elő történelem* [Histoire vivante], Patent/Intermix, Ungvár/Budapest, 1993.

ERIKSEN Thomas Hylland, « Formal and informal nationalism », *Ethnic and Racial Studies* 16, janvier 1993, p. 1-25.

FEJŐS Zoltán, « Kollektív emlékezés és az etnikai identitás megszerkesztése » [Mémoire collective et construction de l'identité ethnique], *Magyarságkutatás Szerk.: Diószegi László*. Budapest, Teleki László Alapítvány, 1995-1996. p. 125-141.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, 1968 (1925).

HERZFELD Michaël, *L'intimité culturelle. Politique sociale dans l'État-nation*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2007 (1997).

HOBSBAWM E. J., « Ethnicity and Nationalism in Europe Today », *Anthropology Today*, 8, février 1992, p. 3-8.

HOFER Tamás, « Harc a rendszerváltásért szimbolikus mezőben. 1989. március 15-e Budapesten » [Lutte symbolique pour le changement de régime. Le 15 mars 1989 à Budapest], *Politikatudományi Szemle*, 1992, p. 29-51.

Istenhez fohászokodva, *Verses levelek, imák a sztálini lágerekben raboskodott magyarok verseiből, imáiból, leveleiből 1944-1957* [Priant Dieu... Lettres, poèmes et prières des Hongrois, captifs dans les camps staliniens], Intermix, Ungvár/Budapest, 1992.

KARAS G. David, *Politiques de l'ethnicité. Le cas des Hongrois de Transcarpathie*, mémoire de master en Politiques comparées, IEP. Paris, 2008.

KERTZER Dávid L., *Ritual, Politics, and Power*, Yale University Press, New Haven/Londres, 1988.

LOSONCZY Anne-Marie, Zempléni András, « Anthropologie de la „patrie”: le patriotisme hongrois », *Terrain*, n° 17, octobre 1991, p. 29-38.

LOSONCZY Anne-Marie, « Les itinéraires de la „patrie”. De la construction de l'espace interpatiotique en Hongrie contemporaine » *in* : *Dire les autres. Réflexions et pratiques ethnologiques*, Éditions Payot (Sciences humaines), Lausanne, 1997.

P. PUNYKO Mária, *Reggelt adott az Isten. A szenvedés évei kárpátaljai népi elbeszélésekben* [Dieu apporta l'aube. Les années de souffrances dans les récits populaires transcarpathiques] Györffy István Néprajzi Egyesület, Debrecen, 1993.

SZABO László, *Kárpátaljai demográfiai adatok* [Données démographiques de la Transcarpathie], Intermix, Ungvár/Budapest, 1993.

Tíz év a magyarság szolgálatában [Dix ans au service des Hongrois], KMKSZ X. közgyűlése, Ungvar, 1999.

TOURNON Jean, MAIZ Ramon (dir.), *Ethnicisme et politique*, L'Harmattan (Racisme et eugénisme), Paris, 2005.

Résumé

En Europe centrale et orientale, les statistiques démographiques, l'historiographie et l'ethnographie distinguent par le terme de « minorité nationale » des groupes ethniques, habitant souvent des zones frontalières qui possèdent des semblables – de même ethnie et de même langue – construits en États-nations, généralement limitrophes. Ces groupes sont pour la plupart issus des traités de paix qui ont mis fin aux deux guerres mondiales et ont eu pour conséquence de multiples déplacements de population et un redécoupage des frontières étatiques. Les Magyarophones de la Transcarpathie ukrainienne constituent l'exemple emblématique d'une telle collectivité ethnique dont la loyauté politico-juridique (citoyenneté) et la loyauté nationale (ethno-culturelle) ne se recouvrent pas. Ce texte, issu d'une recherche anthropologique de terrain en cours, analyse dans son contexte historique et sociologique les recompositions identitaires dans ce groupe, liées aux transformations géopolitiques récentes, comme la fin du régime communiste en Hongrie, concomitante à l'indépendance de l'Ukraine et le nouveau statut de la frontière hungaro-ukrainienne, en tant que frontière de l'espace Schengen. Les aléas des nouveaux rapports avec les deux États « tutélaires », portés par une nouvelle élite locale, reconfigurent les relations du groupe avec son territoire et son histoire. Loin de l'ancrer dans une identité de « minorité nationale », nostalgique de son *motherland*, ces changements dessinent, au contraire, les contours d'une nouvelle ethnicité périphérique.

Mots-clés : Transcarpathie ukrainienne, Magyarophones, Vécu frontalier, Mémoire du Goulag,